

## Discours prononcé par Geoffroy de Larouzière-Montlosier le mardi 16 février 2010, à l'École militaire, Paris à l'occasion de la cérémonie de remise du prix Vauban 2009

Amiral, Madame, Président,  
MM. les officiers généraux, MM. les officiers,  
Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,  
Ma chère femme, Mes chers enfants,

Vous ne le percevez probablement pas, mais me voici beaucoup plus ému qu'il n'y paraît.

Je suis tout d'abord ému par l'honneur que l'association des auditeurs de l'IHEDN me fait en décernant son prestigieux « prix Vauban » à *Journal de Kaboul*. C'est une grande grande fierté de recevoir un prix qui porte le nom de celui qui fut témoin du siècle de Louis XIV et que Saint-Simon décrit comme le « *plus savant homme dans l'art des sièges et des fortifications, et le plus habile ménager de la vie des hommes* ».

Ému, parce que cette soirée rassemble quelques acteurs de cette aventure, notamment le chef de bataillon Boudet, mes parents et quelques-uns de mes frères et sœurs à qui étaient destinées mes lettres qui sont à l'origine de ce livre, celui qui a permis que *Journal de Kaboul* voie le jour en la personne de Patrice Rötig, patron des éditions Bleu autour, et vous, lecteurs de ces pages, qui m'avez suivi jour après jour, avec les tirailleurs, dans cette mission au cœur d'un pays magnifique, meurtri, qui ne laisse personne indifférent. Ému aussi parce que je m'adresse à des lecteurs qui me connaissent mieux que je ne les connais.

J'ai un souvenir très précis des pensées qui m'ont assailli lorsque, en juin 2008, Patrice Rötig m'a annoncé son accord pour éditer mon manuscrit, d'une phrase en particulier dont je n'ai mesuré que bien plus tard la portée : « *Désormais votre texte ne vous appartient plus.* » Oui, Patrice, ce jour-là, je savais que quelque chose d'important se produisait. Jusqu'à la sortie du livre, en mai 2009, il y a eu beaucoup de questions, de doutes, d'inquiétudes. Il y a eu du travail aussi, pour que le livre réponde aux critères littéraires que tu imposes pour chacun des ouvrages que tu publies. Tes exigences littéraires font grandir. Cette soirée confirme mon sentiment que les livres ont leur propre vie, qu'ils échappent effectivement à leur auteur.



Vous avez beaucoup dit sur ce livre, Madame, avec des mots et une finesse qui me vont droit au cœur. Avec mes lettres, je voulais faire partager à mes proches ce que je savais être une expérience unique dans un pays différent de tout ce que nous connaissons. « *Il est des expériences qui, à n'être pas partagées, perdent de leur saveur.* » Les rapports que chacun entretient avec l'écriture sont très personnels. Moi, je sentais que cela m'aidait dans l'exercice du commandement. Lorsqu'on est dans l'action en permanence, il faut savoir prendre du recul, pour « *agir en homme de pensée et penser en homme d'action* », comme nous le répétons à nos stagiaires de l'École de guerre. Écrire me permettait de me poser en observateur de mes propres actions, en critique de mes décisions, de m'asseoir à côté de moi-même. De conserver un jugement salutaire. De vivre chaque journée plus intensément aussi. .../...

Et pourquoi publier ? Sans doute pour aller jusqu'au terme d'une démarche très personnelle. Certainement pour témoigner de nos actions, et non pour proposer une théorie ou une nouvelle doctrine. Pour ne pas que notre histoire soit écrite par d'autres. Pour marquer cette époque où nous sommes engagés dans de multiples opérations méconnues de notre propre pays. Pour marquer la présence de militaires dans notre société. Pour renouer avec une tradition militaire perdue, quand nos officiers écrivaient leurs carnets de route ou d'exploration. Et puisque Monsieur de Vauban est aussi à l'honneur ce soir, rappelons qu'avec les vingt-neuf mémoires des ses *Oisivetés ou ramas de mémoires à ma façon*, il porte son attention sur tout : l'agronomie, la fiscalité, les voies fluviales, le dénombrement de la population, la stratégie militaire, la politique du roi.

Il y a dans *Journal de Kaboul* une évolution du regard. Au départ, il est porté sur l'extérieur, sur le pays, sur le bataillon, sur nos actions. C'est le regard de l'étranger qui cherche d'autres repères. « *Partir, c'est arriver quelque part* », écrivait Roland Dorgelès. Mais plus on avance dans la lecture, plus le regard se fait intérieur, simple, distant aussi. Page 192, voici comment ce sentiment s'exprime : « *On pense qu'en partant loin et longtemps on ébauchera des réponses aux questions que l'on fuit. Quand vient l'heure du retour, qu'a-t-on découvert ? Rarement ce que l'on cherchait, souvent des merveilles.* » Lesquelles, me demanderez-vous ? Elles sont nombreuses, insignifiantes parfois. C'est la grandeur du commandement, sa servitude aussi, c'est le constat de voir combien nos jeunes sont généreux quand on leur demande de l'être. C'est la certitude que le métier des armes est un métier extraordinaire, plus encore lorsqu'il demande d'aller jusqu'au bout de son engagement. Parce qu'il touche à la vérité des relations humaines.

Pour qu'il y ait une évolution du regard, il faut d'abord qu'il y ait un regard. Dans *Journal de Kaboul*, il est double. Il y a le texte et ce qu'il évoque, il y a la lecture possible à partir des images en noir et blanc. J'ai découvert cet Afghanistan magique en 2003 avec des tirailleurs, j'y retournerai dans quelques mois à la tête du 16<sup>e</sup> bataillon de Chasseurs. Qu'y aura-t-il de changé, là-bas, huit ans après notre passage ? Après tous ces morts ? Je l'ignore. Je sais que l'on ne craint vraiment que ce que l'on ne connaît pas.

Dans beaucoup de livres, il y a une histoire d'amour. Fallait-il que *Journal de Kaboul* échappe à ce constat ? La littérature militaire doit-elle faire exception ? Le lecteur attentif saura répondre. La solitude n'est jamais si grande que lorsqu'on a un visage en mémoire, un cœur qui bat plus vite à l'évocation d'un prénom, le souvenir d'un sourire. C'est en rentrant de ce pays, ma chère femme, que je suis parti à votre rencontre. Nos enfants, si jeunes aujourd'hui, liront ce livre un jour.

Pour conclure ce propos, je souhaite vous lire la dédicace placée au seuil de ce *Journal de Kaboul* :

*À tous ceux et celles que le service de la France sépare d'un être cher pendant de longs mois,  
à mes compagnons d'armes de PAMIR 6, qui savent la beauté de l'Afghanistan et la fierté de ses peuples;  
à ceux qui tombent en terre afghane,  
au Premier régiment de tirailleurs, héritier et creuset de tant de gloires.*

*À mes parents et mon frère aîné Bruno,  
qui m'ont appris à aimer mon pays.*

*À ma femme Claire-Yvonne et à nos enfants : ils connaîtront un jour ces départs, l'absence.  
Et ces retours, si Dieu veut.*

Ce soir, je n'y change aucun mot. J'en ajoute seulement un : merci de l'accueil que vous avez réservé à ce témoignage, de l'avoir publié et fait connaître, de m'avoir suivi dans ce lointain Kaboul. Merci pour l'honneur que vous faites à ce texte en lui décernant ce prix Vauban.

*Journal de Kaboul*, ce sont des rencontres. C'est d'abord une rencontre avec soi-même. Une rencontre avec une unité de tirailleurs, avec un pays et sa population, avec une mission sans ennemi, avec un environnement. C'est une rencontre avec un éditeur. C'est enfin une rencontre avec des lecteurs.

Merci de cette soirée, Amiral, Madame, Président. Elle permet à nouveau toutes ces rencontres.